

Petit bréviaire à l'usage des animaux humains du XXIème siècle

Partition 1

Hugo

Le soir se déployait ainsi qu'une bannière;
L'oiseau baissait la voix dans le jour affaibli;
Tout s'apaisait dans l'air, sur l'onde; et, plein d'oubli,
Le crapaud, sans effroi, sans honte, sans colère,
Doux, regardait la grande auréole solaire;
Peut-être le maudit se sentait-il béni;
Pas de bête qui n'ait un reflet d'infini;
Pas de prunelle abjecte et vile que ne touche
L'éclair d'en haut, parfois tendre et parfois farouche;
Pas de monstre chétif, louche, impur, chassieux,
Qui n'ait l'immensité des astres dans les yeux.

("Le crapaud" - La Légende des siècles)

Flaubert

Bouvard et Pécuchet

Ils ouvrirent une grenouille vivante – & constatèrent les battements du cœur – ce qui ne leur apprit rien du tout, mais leur causa un plaisir infini. »

Un chien entra, moitié dogue, moitié braque, le poil jaune, galeux, la langue pendante.

Que faire ? pas de sonnette | et leur domestique était sourde. Ils grelottaient, mais n'osaient bouger, dans la peur d'être mordus.

Pécuchet crut habile de lancer des menaces, en roulant des yeux.

Alors le chien aboya; et il sautait autour de la balance, où Pécuchet, se cramponnant aux cordes et pliant les genoux, tâchait de s'élever le plus haut possible.

— Tu t’y prends mal, dit Bouvard.

Et il se mit à faire des risettes au chien en proférant des douceurs.

Le chien, sans doute, les comprit. Il s’efforçait de le caresser, lui collait ses pattes sur les épaules, les éraflait avec ses ongles.

— Allons! maintenant! voilà qu’il a emporté ma culotte!

Il se coucha dessus et demeura tranquille. Enfin, avec les plus grandes précautions, ils se hasardèrent, l’un à descendre du plateau, l’autre à sortir de la baignoire; et quand Pécuchet fut rhabillé, cette exclamation lui échappa :

— Toi, mon bonhomme, tu serviras à nos expériences.

Quelles expériences ?

On pouvait lui injecter du phosphore, puis l’enfermer dans une cave pour voir s’il rendrait du feu par les naseaux. Mais comment injecter ? et du reste, on ne leur vendrait pas du phosphore.

Ils songèrent à l’enfermer sous une cloche pneumatique, à lui faire respirer des gaz, à lui donner pour breuvage des poisons. Tout cela peut-être ne serait pas drôle. Enfin, ils choisirent l’aimantation de l’acier par le contact de la moelle épinière.

Bouvard, refoulant son émotion, tendait sur une assiette des aiguilles à Pécuchet, qui les plantait contre les vertèbres. Elles se cassaient, glissaient, tombaient par terre: il en prenait d’autres, et les enfonçait vivement, au hasard. Le chien rompit ses attaches, passa comme un boulet de canon par les carreaux, traversa la cour, le vestibule et se présenta dans la cuisine.

Germaine poussa des cris en le voyant tout ensanglanté, avec des ficelles autour des pattes.

Ses maîtres, qui le poursuivaient, entrèrent au même moment. Il fit un bond et disparut.

La vieille servante les apostropha.

—C’est encore une de vos bêtises, j’en suis sûre !

—Et ma cuisine, elle est propre! — Ça le rendra peut-être enragé! On en fourre en prison qui ne vous valent pas!

Ils regagnèrent le laboratoire, pour éprouver les aiguilles.

Pas une n’attira la moindre limaille.

Puis, l’hypothèse de Germaine les inquiéta. Il pouvait avoir la rage, revenir à l’improviste, se précipiter sur eux. Le lendemain, ils allèrent partout aux informations, et pendant plusieurs années, ils se détournaient dans la campagne, sitôt qu’apparaissait un chien ressemblant à celui-là.

Les autres expériences échouèrent. Contrairement aux auteurs, les pigeons qu’ils saignèrent, l’estomac plein ou vide, moururent dans le même espace de temps. Des petits chats enfoncés sous l’eau périrent au bout de cinq minutes; et une oie, qu’ils avaient bourrée de garance, offrit des périostes d’une entière blancheur. (770)

Malaparte : la mort de Febo (Folio 215-224)

Tout à coup je vis Febo.

Il était étendu sur le dos, le ventre ouvert, une sonde plongée dans le foie. Il me regardait fixement, les yeux pleins de larmes. Il avait dans le regard une merveilleuse douceur. Il respirait légèrement, la bouche entrouverte, secoué par un tremblement horrible. Il me regardait fixement, et une douleur atroce me creusait la poitrine. «Febo», dis-je à voix basse. Et Febo me regardait avec dans les yeux une merveilleuse douceur. je vis Jésus-Christ en lui, je vis Jésus-Christ en lui crucifié, je vis Jésus-Christ qui me regardait avec les yeux pleins d'une douceur merveilleuse. «Febo», dis-je à voix basse, en me penchant sur lui, en caressant son front. Febo baisa ma main sans pousser le moindre gémissement.

Le médecin s'approcha, toucha mon bras.

— Je ne devrais pas interrompre l'expérience, dit-il, c'est défendu. Mais pour vous... Je vais lui faire une piqûre. Il ne souffrira pas.

Je pris la main du médecin entre mes mains, et lui dis, tandis que les larmes coulaient sur mon visage:

— Jurez-moi qu'il ne souffrira pas.

— Il s'endormira pour toujours, dit le médecin, je voudrais que ma mort fût aussi douce que la sienne.

— Je fermerai les yeux, dis-je, je ne veux pas le voir mourir. Mais faites vite, vite!

— Juste un instant, dit le médecin, et il s'éloigna sans bruit, glissant sur le tapis de linoléum.

Il alla au fond de la pièce, ouvrit une armoire. Je restai debout devant Febo, secoué d'un tremblement horrible, le visage sillonné de larmes. Febo me regardait fixement, pas un gémissement ne sortait de sa bouche. Il avait dans les yeux une merveilleuse douceur. Les autres chiens aussi étendus sur le dos dans leurs berceaux me regardaient fixement. Pas un gémissement ne sortait de leurs lèvres. Tous avaient dans les yeux une merveilleuse douceur.

Tout à coup, je poussai un cri de frayeur:

— Pourquoi ce silence? m'écriai-je, que signifie ce silence?

C'était un silence horrible, un silence immense, glacial, mort, un silence de neige.

Le médecin s'approcha, une seringue à la main.

— Avant de les opérer, dit-il, nous leur coupons les cordes vocales.

(Curzio Malaparte, La Peau)

III

Le retour de Jeremy

Le jour viendra peut-être où le reste de la création animale pourra acquérir ces droits qui n'auraient jamais dû lui être refusés, sinon par la main de la tyrannie. Les Français ont déjà découvert que la noirceur de la peau n'est nullement une raison d'abandonner sans recours un être humain au caprice d'un tourmenteur. On reconnaîtra peut-être un jour que le nombre de jambes, la pilosité ou la terminaison de l'os sacrum sont des raisons tout aussi insuffisantes d'abandonner un être sensible au même destin. Qu'y a-t-il d'autre qui oblige à tracer la ligne infranchissable ? Est-ce la faculté de raisonner, ou peut-être la faculté de discourir ? Mais un cheval ou un chien adulte est, au-delà de toute comparaison, un animal plus raisonnable, mais aussi plus susceptible de relations sociales, qu'un nourrisson d'un jour ou d'une semaine, ou même d'un mois. Mais supposons que le cas ait été différent, qu'en résulterait-il ? La question n'est pas "Peuvent-ils raisonner ?" ni "Peuvent-ils parler ?", mais "Peuvent-ils souffrir ?" (Jeremy Bentham, 1748-1832, Principes de morale et de législation)

Un rat est un chien est un cochon est un enfant (sur le modèle a rose is a rose, etc) (La présidente de PETA dixit)

Pourquoi ne pas dire : un escargot est une huître est un enfant ?

Comment peut-on accepter l'expérimentation animale sur les chimpanzés alors que l'on prend soin de la vie d'être humains beaucoup moins conscients qu'eux ? Il y a dans notre espèce des individus non paradigmatiques, qui sont irrévocablement dépourvus de caractéristiques typiquement humaines : les handicapés mentaux, les demeurés et les séniles. (&Paola Cavaliéri)

"Si vous pouviez vraiment déterminer en toute certitude que cette personne ne redeviendra plus jamais consciente, ce serait beaucoup mieux de se servir d'elle que d'un chimpanzé" (Peter Singer, Questions d'éthique pratique)

"Le cochon est supérieur à l'enfant qui n'est pas conscient et n'a pas de perception de son avenir, et il y a des raisons de préférer qu'on utilise, pour les expérimentations, des enfants humains, par exemple des orphelins, ou des personnes gravement handicapées mentales, car les enfants ou les handicapés mentaux n'auraient aucun idée de ce qui va leur arriver." (ibid. Braunstein, 203)

Du point de vue de cet argument, les animaux non humains d'une part et les jeunes enfants attardés mentaux de l'autre se trouvent dans la même catégorie : et si nous utilisons cet argument pour justifier une certaine expérience sur des animaux non humains nous devons nous demander si nous sommes également prêts à autoriser cette même expérience sur de jeunes enfants humains ou des adultes attardés mentaux : et si nous faisons à ce sujet une différence entre ces animaux et ces êtres humains, sur quelle base pouvons-nous la fonder, si ce n'est sur un parti pris cynique — et moralement indéfendable — en faveur des membres de notre propre espèce ?

(Peter Singer, La Libération animale 87-88)